

Le grand retour de François Richard

ALAIN BRUNET

À l'ère granola, l'instrument avait la cote. L'effet Ian Anderson était tout simplement boeuf. La culture pop de l'époque n'hésitait pas à chevaucher la flûte traversière. C'était idem dans le jazz moderne, la flûte y occupait une place de choix : souvenez-vous des Herbie Mann, Hubert Laws, Joe Farrell, Moe Koffman ou James Newton, célèbres solistes... dont les successeurs se font rares.

Au Québec ? Des années 70 aux années 80, les flûtistes Jean Derome et François Richard ont été nos représentants émérites. Derome a par la suite exploré des mondes musicaux où le jazz n'est qu'une des variables. Richard, lui, est resté fidèle à l'idiome. Non sans difficultés, et pour cause.

Après avoir connu ses heures de gloire, la flûte traversière a été passablement *kéatinisée*, associée aux barbus sur les champignons magiques, aux jupes en terre cuite, à ce rock progressif déclinant et autres expressions folk honnies par la branchouille émergente. La flûte, en fait, a connu un déclin semblable à celui de la contre-culture... Et dire que Jethro Tull vient de lancer un album de Noël, rien de moins !

Avant que cela ne se produise, François Richard était associé à l'Orchestre Sympathique, qui a connu ses heures de gloire. « À cette époque, raconte le flûtiste, beaucoup de clubs accueillait des musiciens de jazz. De 1977 à 1987, l'O.S. obtenait parmi les meilleurs engagements au Festival de Montréal. Nous étions vraiment choyés. Le groupe faisait aussi de très bonnes salles en Europe, comme le New Morning, le plus prestigieux des clubs parisiens de l'époque. En 1987, d'ailleurs, nous avions donné notre dernier concert à Paris. Le vibraphoniste Jean Vanasse et moi, qui étions les compositeurs du groupe, nous avions conclu que l'aventure était terminée. »

Par la suite, François Richard a dirigé plusieurs ensembles, sans jamais retrouver la notoriété acquise avec l'Orchestre Sympathique.

« Non seulement c'était devenu très difficile de se faire embaucher comme flûtiste, mais encore, ce n'était guère plus facile de percer comme jazzman. Je ne veux pas être pessimiste, mais le jazz est loin d'être le style le plus en demande. Comme plein de musiciens que je ne nommerai pas, j'ai déjà été découragé au point de me retrouver sur le BS. Il y a une dizaine d'années, je ne voyais plus comment je pourrais continuer à faire du jazz, je me voyais confiné aux mariages et aux congrès pour le reste de ma vie. J'ai finalement décidé de me prendre en main, de m'occuper de mes affaires, de trouver un agent, et même fonder une entreprise — qui coproduit d'ailleurs mon concert de vendredi avec le Festival international de jazz de Montréal. Mais mon groupe joue encore trop peu.

Je dois faire du studio, enseigner ou jouer dans des congrès... mais j'arrive à la fin du mois. »

Voilà qui explique l'usage du piano chez François Richard, qui se défend aussi fort bien sur lesivoires. « C'était aussi un choix artistique, car j'ai longtemps préféré éviter d'expliquer mes idées à un pianiste. C'était pour moi un vrai défi de jouer les deux instruments. Mais je préfère de nouveau me concentrer sur la flûte, mon instrument de prédilection. »

Notre homme a effectivement senti le vent tourner. Depuis la fin des années 90, la traversière a été réhabilitée par les créateurs technoides dans leurs déclinaisons lounge, acid jazz, nu-jazz. La revoilà aussi dans le jazz tout court, et François Richard semble au sommet de sa forme pour nous en faire valoir les potentialités. Demain soir au Gesù, son quartette se produit dans le cadre de la programmation Jazz à l'année du Festival international de jazz de Montréal.

Richard sait néanmoins la difficulté de persister avec la flûte — les flûtes pour être plus précis : en do et en sol.

« Au niveau de l'impact sonore, soulevé-il, la flûte ne peut égaler le saxophone. Il

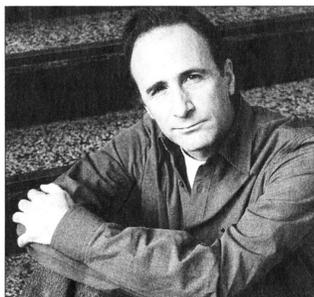


PHOTO PIERRE MCGANN, LA PRESSE ©

François Richard: « J'ai décidé de me prendre en main, de m'occuper de mes affaires, me trouver un agent. »

faut au flûtiste un langage très articulé, un son exemplaire, une grande précision et de bonnes conditions acoustiques lorsqu'il se produit en public. D'autant plus que l'instrument n'est pas vraiment reconnu dans le jazz

comme un instrument soliste ; il y a encore des gens qui m'abordent après un concert et qui m'avouent n'avoir jamais entendu de flûtiste de jazz. »

L'ensemble de François Richard regroupe d'excellents jazzmen montréalais, et il ne se laisse pas prier pour les présenter. « Le contrebassiste Frédéric Alarie est selon moi un grand soliste à qui je fais toujours confiance. Le batteur Michel Lambert a une feuille de route impressionnante : Gary Burton, Gary Peacock, Barre Phillips, Charlie Haden etc. Geoff Lapp, un pianiste d'expérience que j'ai recruté il y a deux ans, est aussi un très bon musicien. »

En fin de quarantaine, le meilleur flûtiste de jazz au pays n'est-il pas prêt pour relancer sa carrière ? L'interviewé se montre optimiste. « Cela pourrait se reproduire, je crois, parce qu'un musicien de jazz peut jouer très longtemps s'il se tient en forme. J'estime l'être, je fais du vélo et du ski de fond... Il n'y a pas de décès à l'horizon ! »

Le quartette du flûtiste François Richard se produit demain au Gesù dans le cadre de la programmation Jazz à l'année du Festival international de jazz de Montréal.